



HAL
open science

Deuxième guerre de l'opium (1856-1860), pillage et incendie du Palais d'été à Pékin (1860) : le récit plein d'indignation et de regret d'Eugène de Monet de la Marck, officier français de la marine de Napoléon III

Laurent Guihéry

► **To cite this version:**

Laurent Guihéry. Deuxième guerre de l'opium (1856-1860), pillage et incendie du Palais d'été à Pékin (1860) : le récit plein d'indignation et de regret d'Eugène de Monet de la Marck, officier français de la marine de Napoléon III. 2019. halshs-02196543

HAL Id: halshs-02196543

<https://shs.hal.science/halshs-02196543>

Preprint submitted on 29 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Deuxième guerre de l'opium (1856-1860), pillage et incendie du Palais d'été à Pékin (1860) : le récit plein d'indignation et de regret d'Eugène de Monet de la Marck, officier français de la marine de Napoléon III

Second opium war (1856-1860), looting and fire of the summer Palast in Beijing (1860) : the story full of indignation and regrets from Eugène de Monet de la Marck, Navy Officer from Napoléon III

Laurent Guihéry

Professeur

Université de Cergy-Pontoise

laurent.guihery@u-cergy.fr

V6 – 29 juillet 2019

Résumé : Les récits de voyage ou de campagne constituent parfois une mine d'informations pour comprendre les transports et les relations internationales qui se sont nouées entre les nations et les peuples. Cet article fait la synthèse du récit d'Eugène de Monet de la Marck, officier français de la marine de Napoléon III lors de son engagement avec le corps expéditionnaire franco-britannique en Chine à l'été-automne 1860 lors de la deuxième guerre de l'Opium (1856-1860). En écho avec la lettre célèbre de Victor Hugo au capitaine Butler (25 novembre 1861), que nous reproduisons dans ce texte, Eugène de Monet de la Marck exprime des regrets et de l'indignation devant le pillage et l'incendie du Palais d'été à Pékin, pour lequel il n'a pas été directement impliqué.

Summary: stories of travel or campaign sometimes constitute a mine of information to understand transport and international relationships that were established between nations and people. This article is the synthesis of the story of Eugène de Monet de la Marck, French officer of the Navy of Napoleon III, during his involvement in the French – British expeditionary corps in China in Summer-Autumn 1860 as part of the second opium war (1856 – 1860). With the same emotion as Victor Hugo in his famous letter to Captain Butler (25.11.1861), Eugène de Monet de la Marck is expressing deep regrets and indignation facing the looting and the fire of the Summer Palast in Beijing, in which he was not directly involved.

Cet ouvrage de 612 pages - Lettres d'un marin : extraits recueillis pour ses enfants de la correspondance intime de Eugène de Monet de la Marck, capitaine de frégate, officier de la légion d'honneur, 1849-1867, Imprimerie d'Auguste Hérissey, Evreux, 1871¹ - regroupe la correspondance privée de cet officier de marine de Napoléon III publiée en 1871, vraisemblablement par son épouse ou sa famille, quatre années après son décès à Saïgon en 1867².

Il offre une description intéressante des campagnes coloniales de la France en Asie. Il nous intéresse ici car il décrit, vu du côté de la marine (Eugène de Monet de la Marck est attaché à l'Amiral Page à bord de la frégate « Némésis »³), l'offensive vers Pékin du corps expéditionnaire franco-britannique en 1860, auquel De la Marck participa⁴. Son nom apparaît aussi dans la monumentale thèse de Michèle Battesti sur la marine de Napoléon III à la page 847 précisément lors de la description de la seconde campagne de Chine et l'expédition combinée franco-britannique en 1860 (Battesti, p. 830-857). Il est en effet indiqué : « Une dernière reconnaissance est effectuée par le lieutenant de vaisseau de La Marck et l'ingénieur hydrographe Manen (Battesti, 1997, p. 847).

Avant d'arriver en Chine, le 29 septembre 1859, le navire d'Eugène de Monet de la Marck fait escale dans le détroit de Malacca, plus précisément à Poulou-Penang « petite île sur la Côte de la presqu'île de Malacca, où les Anglais ont un établissement » (p. 208). Il observe déjà ici la présence très forte des chinois dans cette petite ville : « ici, comme dans toute la Malaisie, comme partout, du reste, où émigrent les Chinois, ces Chinois s'emparent de tout le petit commerce, c'est une race vraiment laborieuse et industrielle » (p. 208).

Notre lieutenant de marine visite ensuite Singapour, qui, selon ses observations, « renferme aujourd'hui près de 100 000 habitants, dont quatre ou cinq mille Européens » (p. 209). **Il est fasciné par la rapidité de développement de cette ville** : « les Anglais y déclarèrent le port franc, et telle est la puissance créatrice du commerce et de la liberté, qu'il a suffi de quelques années pour convertir une plage déserte en une place de commerce des plus importantes ». Avec humour et tristesse aussi, il imagine ensuite que « cette île fut tombée aux mains des Français » : « nous aurions commencé par y installer des gendarmes et des douaniers, et l'île serait un désert comme par la passé » (p. 201) : « avec notre système de compression, nous arrêtons la sève à la racine même ; nos établissements sont mort-nés ». Il décrit ensuite le dynamisme commercial anglo-saxon : « on choisit un point, on y plante son pavillon et on appelle à soi les aventuriers de tous les pays, en un clin d'œil vous les voyez accourir, attirés par l'appât d'un pays nouveau à exploiter et par la certitude de l'impunité pour leurs crimes, cars ils ne trouveront là ni lois ni règlements, l'homme est libre de faire tout ce qu'il veut ». Après une période de confusion et de violence, il observe néanmoins rapidement que cette société, « si gangrénée qu'elle soit, recherchera le repos et la tranquillité » : « toute l'énergie de ces hommes d'action se porte donc vers le commerce, et comme rien ne les gêne, cela va vite et loin » (p. 210).

¹ Référence Bibliothèque Nationale de France : BNF : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30724832s>

² Il est né à Corbeil le 14 mai 1826 « d'une ancienne famille béarnaise qui « ayant suivi la destinée d'Henri IV, se fixa en Picardie (Introduction, p.II). Son grand père fut le grand botaniste Lamarck, qui a « embrassé les opinions républicaines » et publia : « Flore française » et « Histoire naturelle des animaux sans vertèbres ». Il entra en 1845 à l'Ecole Polytechnique. « Il y sortit en juin 1848 dans un rang qui lui permettait de choisir entre presque toutes les carrières civiles et militaires, il prit sans hésiter la marine. Peu de mois après cela, nous le retrouvons à Toulon : la carrière de marin commençait ». (p. V).

³ Frégate à voile de 24 de 2ème rang construit à Brest (dimension : 52 x 13.40 x 7.11 m.) : sur cale en 1828 ; lancée le 14.04.1847 ; en service le 26 mars 1855. Rayé le 19.04.1866. Mentionnée par Battesti, 1997, p. 848 au sein de la première escadre. Elle portait le pavillon du Contre-Amiral Page (Battesti, 1997, p. 848 qui indique un remorquage par le Monge (Aviso de première classe, aussi appelé éclaireurs d'escadre et croiseur de 3ème classe) construit à Brest en 1857 et lancé le 19 mars 1859 ; rayé en 1868 : disparu dans un typhon en mer du Japon ; voile et propulsion : vitesse 11,5 n. ; machine Mazeline ; 256 t. de charbon).

⁴ Les troupes françaises étaient commandées par le Général Cousin-Montauban qui reçut à son retour en France le titre de Duc de Paliko (De Castellane, p. 220).

En avril 1860, sur le navire Pei-ho, il décrit Shanghai⁵ qui « se compose de deux villes, qui sont contiguës mais bien distinctes l'une de l'autre, la ville européenne et la ville chinoise » (p. 266). Il observe que les Anglais résident dans de vrais « palais » (p.266). Il explique cette opulence par leur sens des affaires : « ils nous donnent de nos jours une nouvelle preuve de la force créatrice et puissante du commerce si bien démontrée, il y a quelques siècles, par l'histoire de Venise et de Gênes. Courbons la tête devant le levier devant le commerce, c'est le levier de la civilisation » (p. 266).

Visite et fascination pour Canton

Canton ! Le 17 octobre 1859, De la Marck effectue une courte visite à Canton où il accompagne l'Amiral Page. Depuis la première guerre de l'opium⁶, les Français et Anglais s'étaient établis à Canton mais la situation s'étaient dégradée en 1857, ce qui avait amené une action des occidentaux mais que l'Amiral Français Rigault de Genouilly qualifie de dérisoire : comment y maintenir l'ordre dans une ville « d'un million d'âme » ? L'assaut est lancé le 28 décembre 1857. Il mobilise en tout 5670 hommes dont 950 français. Les Chinois se replient et la ville est conquise rapidement. Du côté de la région de Pékin, la démonstration de force navale (des canonnières⁷ remontent le Pei-ho jusqu'à Tientsin) amène la délégation chinoise à signer des traités en juin 1858.

De la Marck arrive donc après ses événements et visite donc la garnison stationnée à Canton, implantée sur une petite colline au nord de la ville, mais dans l'enceinte fortifiée de la ville : 200 soldats Français et 600 Anglais précise-t-il. Les espaces autour du camp retranché ont été dégagés pour sécuriser les accès et les approches au fortin et on imagine aisément la douleur des populations déplacées⁸. Il précise que la situation est instable et on se demande qui surveille qui ? Des centaines de milliers de chinois ou quelques occidentaux égarés là ?

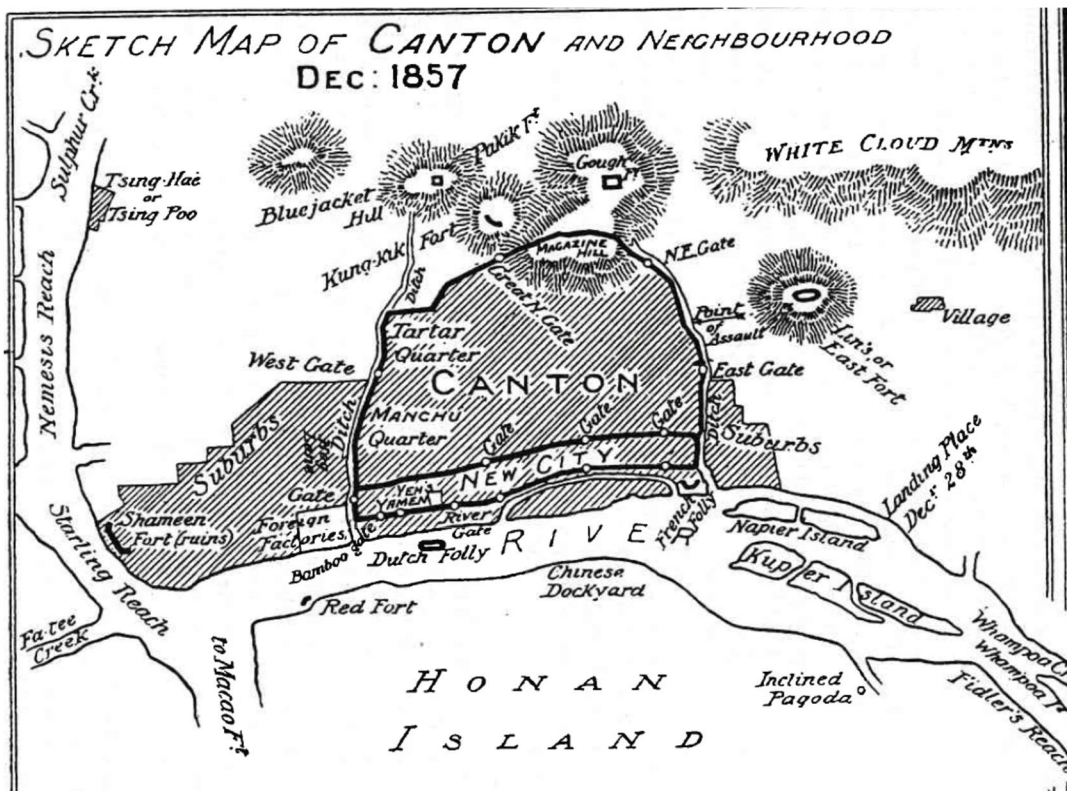
⁵ Il précise que la ville est dans un triste état car elle a été occupée par les rebelles entre 1851 et 1854, date de sa libération par l'Amiral Laguerre (p. 267). Il visite d'ailleurs la maison de thé, un des sites touristiques les plus visités de Shanghai aujourd'hui.

⁶⁶ Première guerre de l'opium (1839-1842) : traité de Nankin (29 août 1842) : le Royaume-Uni obtient des avantages considérables : ouverture au commerce de 5 ports dont Canton et Shanghai ; cession de Hong Kong ; fortes indemnités de compensation. Les Américains suivirent (traité de Wanghia, 3 juillet 1844). La France aussi se positionna (contre-amiral Cécille ; plénipotentiaire Théodose de Lagrené) avec une particularité, celle d'établir des Eglises, hôpitaux, écoles, cimetières dans les zones autorisées (article 22, Battesti, p. 814). La mise en œuvre de ces traités s'avère complexe. Des incidents graves éclatent en 1856 qui amenèrent la deuxième guerre de l'opium, cadre de l'observation de notre officier (1857-1859 pour la première phase de mouvements navals et la deuxième campagne d'agression de Pékin en 1860).

⁷ Bateau à faible tirant d'eau (2,4m.) construits en 1854 (pour les canonnières françaises) et destinés à l'origine pour des opérations en Baltique : 44 m. de longueur, vitesse 8,5 nœuds, équipage de 72 hommes).

⁸ Le début de cette occupation avait été marqué par des tensions entre Européens et Chinois, allant jusqu'à des assassinats : notre Officier de Marine observe une « mesure rigoureuse » qui avait été décidée pour les faire cesser : « on rasait toutes les maisons du quartier où le crime avait été commis » : n'est-ce pas la politique menée aujourd'hui dans certaines régions du monde, comme au Proche-Orient ?

Carte de Canton en 1857, deux ans avant la visite de notre Lieutenant de marine



Source : Battesti, p.822 emprunté à la Royal Navy, 1857

La ville est immense, indique-t-il. « La rivière de Canton est magnifique ». Elle se resserre ensuite : « au-delà le fleuve est encore partagé en milles bras par des îles couvertes de champs de riz d'un vert éclatant, et les jonques qui y naviguent paraissent glisser dans des prairies : cela fait un paysage délicieux ». Il visite ensuite la ville et font les boutiques. Les rues sont très étroites (...) le peuple fourmille dans ce labyrinthe et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que l'on n'entend pas un cri, je dirais presque une parole au milieu de cette foule ; les Chinois marchent rapidement et s'en vont silencieux à leur affaire. Les rues sont pavées de grandes dalles, ce qui les rend très propres » (p. 217).

Il est fasciné par les maisons des mandarins : « sur le mur qui fait vis-à-vis à la maison, il y a toujours une foule d'animaux fantastiques, et plus le mandarin est élevé en grade, plus les animaux sont effrayants. En outre, sur la porte de la maison, on peint des personnages dans des poses plus ou moins majestueuses, et la taille de ces personnages augmente toujours avec le rang du propriétaire » (p. 217).

Il exprime très nettement une fascination pour cette ville et les habitants qui y habitent et, en filagramme, se pose déjà la question de la présence française ici. Il exprime bien que c'est l'Angleterre qui mène « sa » politique en Chine, que la France appuie malgré elle d'une certaine façon. Tout au long de son récit, nous verrons ce sentiment d'impuissance, d'amertume et même de regret se renforcer. M. Battesti l'exprime aussi clairement dans sa thèse : « à s'en tenir aux apparences, les intérêts français sont bien minces comparés à ceux de la Grande-Bretagne » (p.819). Ainsi en 1856, sur 320 458 tonnes de trafic global au départ de Shanghai, les navires français acheminent 1% de ce tonnage, les Anglais 60 % suivi des Etats-Unis 23 %, 5% pour l'Allemagne (Hambourg) , 2,5% pour le Danemark et 2,2% pour les Pays-Bas. En fait l'objectif de Napoléon III était triple : d'abord religieux pour protéger les chrétiens (et mener une évangélisation des populations), ensuite commercial pour ne pas rater un

marché de 400 millions d'habitants et enfin, et c'est l'objectif le plus important, contraindre le R-U « à limiter ses profits ou du moins à les partager » (p. 820). Napoléon III visait aussi une politique de « containment » de l'expansion britannique.

Campagne de Pékin de 1860 : outrages, émotions et témoignage

Mais cette première campagne suscite une réaction forte de la Chine qui fortifie la rivière Pei Ho pour y interdire l'avancée des canonnières occidentales⁹. Faisant usage de ruse, les chinois attirent les canonnières anglaises de l'Amiral Hope dans un piège et les repoussent devant les forts de Takou. Le débarquement qui suit, pour redresser la situation, est un échec cuisant pour le corps expéditionnaire franco-britannique¹⁰. Ex post, de La Marck reconnaît dans ses lettres l'erreur des coalisés d'avoir remonté le Pei-Ho à la tête d'une escadre de canonnières.

Cette défaite amène les Anglais et les Français à intensifier leur action, ce que décrit maintenant notre officier de marine puisqu'il y prend part ... comme observateur puisque les marins sont cantonnés à la mission de ravitaillement, de débarquement et de navigation dans l'estuaire et le fleuve Pei Ho.

De La Marck présente d'abord la situation¹¹ « des plus critiques » de l'empereur de Chine face, d'un côté à la coalition franco-britannique qui rassemble ses navires à Hong Kong et de l'autre à des rebelles qui sont maîtres de presque tout le pays entre Canton et Nankin¹². Il note justement le risque d'un effondrement de la dynastie « Tartare » [c'est la mention qu'il donne] : « tout ce vaste empire s'écroulera et se disloquera : les conséquences sont incalculables. Ceci donne fort à penser aux Anglais qui visent l'intérêt « de leur commerce » et qui ont donc besoin d'un « gouvernement régulier en Chine », d'autant plus que les contacts avec les rebelles sont nuls. Et avec beaucoup d'humour, il rajoute : « Et que deviendrait l'Angleterre si elle ne pouvait plus boire de thé ? ».

Il reconnaît d'emblée la responsabilité des Anglais dans l'essor des armées rebelles dans toute la Chine : « on sera bien forcé de reconnaître que tout le mal vient des Européens. Cette vaste insurrection n'a été que le résultat de l'immense ébranlement produit dans toute la Chine par la guerre des Anglais en 1842 ; le pouvoir impérial a été anéanti par cette guerre dans plusieurs provinces, et l'anarchie en a été la suite. Tels sont jusqu'à présent les bienfaits apportés en Chine par la civilisation européenne. Nous devons être fiers, frottons nous les mains. Et nous allons en faire bien d'autres aujourd'hui ! Pauvre Chine, que vas-tu devenir ? » (p. 268).

L'escadre prend position dans les îles Chusan (ville de Ting-hae, avril 1860) puis en juin-juillet 1860 autour de Tché-fou. Les troupes seront réembarquées et débarquées « à quelques milles dans le sud de Pei-ho ». Le 31 juillet, « au mouillage sur le Némésis à 6 milles dans l'Est du Pétang », l'Amiral Charner lui confie une mission de reconnaissance – préparatoire au débarquement des troupes - à l'embouchure de la rivière, mission qu'il effectue de nuit très près des palissades chinoises (p. 293).

⁹ Après la prise de Canton, un escadre franco-britannique avance à partir du 22 mai 1858 sur le Pei Ho en direction de Pékin. Le 27 juin 1858, le traité de Tientsin est signé répondant aux attentes des manœuvres d'intimidation des occidentaux mais il apparaît que les Chinois ont signé ce traité pour gagner du temps (Battesti, p. 827), ce qui exacerbe les occidentaux et entraîne une nouvelle offensive occidentale en 1860 que nous décrivons ici.

¹⁰ Les Anglais ont 345 blessés et 89 tués (soit 30 % des effectifs). Les Français 4 tués et 10 blessés (Battesti, p. 830).

¹¹ Temps de transport du courrier entre la Chine et la France à cette époque : dans un aparté, il précise qu'une lettre écrite autour du 22 octobre sur la côte devant Pékin devrait arriver à Paris « environ pour le jour de l'an » (p. 313).

¹² Il précise que la Chine est dominée à cette époque par les « Tartares Mantchoux » [c'est la mention qu'il donne]. Ces rebelles détruisent absolument tout, précise-t-il (p. 261).

Les 19-20 août 1860, les forts de Pei-ho sont enlevés et le corps expéditionnaire franco-britannique va marcher sur Tien-tsin « mais probablement la guerre est finie car De La Marck précise très souvent dans son texte que la demande des coalisés est très limitée : ouverture de quelques ports, commerce, dédommagement, ... ».

Après la prise de forts de Pei-ho à l'été 1860, le corps expéditionnaire remonte lentement vers Pékin et occupe Tien-tsin (par une avancée concomitante sur terre et mer, p.299 ; cf. cartes de la progression en annexe 2). Les négociations sont engagées avec les envoyés chinois qui tergiversent, selon notre observateur. Les coalisés menacent de marcher sur Toung-Tcheou, « qui est à quatre lieues de Pékin » (p. 305).

Les ambassadeurs des coalisées rencontrent une résistance farouche. Ils comprennent que, dans toutes leurs demandes, celle qui concerne la visite de cette Ambassade à Pékin n'est pas acceptable pour les Chinois : « cette exigence est exorbitante pour les Chinois ; l'entrée libre à Pékin est contraire à toutes leurs traditions, à tous leurs préjugés » (p. 308). Là encore, notre officier s'extasie sur la beauté de Toung-tcheou, dernier port fluvial avant Pékin (et relié à Pékin par un canal mais il faut décharger les sampangs) : « je ne te décrirai donc pas les beautés de Toung-tcheou » (p. 308). La population est de plus en plus hostile à cette progression vers Pékin.

Tristesse et regret pour le pillage du Palais d'Été

Là intervient un moment essentiel de son récit, à savoir la mention de l'incendie et du pillage du Palais d'Été à Pékin, que nous pouvons dater comme le 13 octobre 1860¹³ (p. 311, lettre du 20 octobre 1860) : « après plusieurs jours d'attente à Toung-Tcheou, les Chinois n'envoyant aucun ambassadeur pour traiter, les alliés ont marché sur Pékin ; les Anglais y sont entrés le 6 ou 7 [octobre] je crois et ont occupé une porte de la ville¹⁴. Les Français débouchèrent dans une plaine où ils rencontrèrent un palais qui est la résidence d'été de l'empereur. Les trésors de l'illustre dynastie des Min [dans le texte, Ming vraisemblablement] étaient réunis là, des chefs d'œuvre d'art y étaient accumulés : tout a pillé puis incendié. **Il me semble qu'après cet acte la France n'a plus rien à reprocher aux Attila, aux Alaric. Omar brûlant la bibliothèque d'Alexandrie ne me paraît pas plus sauvage que les Français du dix-neuvième siècle détruisant les merveilles de la Chine antique** »(p. 312). « Les chinois sont indignés » précisent-ils. Comment négocier maintenant se demande-t-il, « après avoir mis la main sur un trésor aussi considérable que celui de l'empereur de Chine dans son palais. Le mal engendre le mal. Je suis curieux de savoir comment tout cela finira » (p. 312).

L'Empereur de Chine a laissé un de ses frères à Pékin, occupé par le corps expéditionnaire, pour négocier : une paix a été signée mais, semble-t-il, l'Empereur la refuse : « il finit [sa longue réponse] en appelant tous les Chinois aux armes. Il faut convenir que ce brave homme a raison » (p. 315). Souvent dans ses courrier E. Monet de la Marck exprime un certain écart avec la position très jusqu'aboutiste des Anglais. Par exemple, sur les questions centrales des dédommagements financier,

¹³ L'incendie du palais d'été – décidé selon Battesti (p.855) par le général Grant et Lord Elgin alors que les Français, comme le reproche si sincèrement De la Marck, se livrent au pillage - est une réponse aux exécutions et tortures dont ont été victimes des émissaires franco-britanniques capturés (ils étaient 38) lors d'une ambassade à Tung-tchao à la mi-septembre 1860.

¹⁴ Il précise que l'Empereur « a été entraîné au-delà de la grande muraille par San-ko-lin-tsin et ses Tartares qui ne veulent pas se soumettre » (p. 312).

essentiels pour les Anglais, il écrit : « les Français ont ordre de se montrer très coulants sur la question des indemnités à faire payer par les Chinois, et c'est la grosse affaire quant aux Anglais ».

Avec l'hiver qui arrive, il observe la désorganisation qui peu à peu s'installe dans le corps expéditionnaire : « la discipline a disparu, et c'est la conséquence naturelle des actes de brigandages qu'on a tolérés. Tous les soldats sont surchargés de butin. Il y a un colonel qui avoue avoir pris environ cinq cent mille » francs. Quand à ***** [dans le texte], les Anglais estiment sa part à quatre-vingt mille livres sterling. Tu seras moins étonné de ces chiffres quand tu sauras que le palais d'été de l'empereur renfermait outre beaucoup d'objets d'art du plus grand prix, un trésor contenant une grande quantité de diamants, de perles magnifiques et de lingots d'or et d'argent » (p. 316).

Il est profondément attristé de ces actes de pillage¹⁵ :

« Je suis curieux de voir comment la France prendra tous ces actes, si toutefois ils viennent à sa connaissance. Pourtant il en transpirera bien quelque chose dans les journaux anglais ou par l'Indépendance belge. Heureusement la marine est blanche de tout cela, et, si elle eut sa part de fatigues, elle n'a pas eu sa part de trophées » (p. 316). Battesti écrit aussi dans le même sens : « Il est à signaler que Jauréguiberry, austère protestant [et marin NDLR], a consigné ses hommes pour qu'ils ne participent pas à ces exactions » (Battesti, p. 855). L'honneur de la marine est sauf !

On retrouve ici une opinion proche de la très célèbre lettre de Victor Hugo au Capitaine Butler sur la honte et la tristesse des humanistes, européens, marins ou non, face à cet acte inqualifiable et qui marqua durablement les relations Chine - Europe :

« AU CAPITAINE BUTLER

Hauteville-House, 25 novembre 1861.

Vous me demandez mon avis, monsieur, sur l'expédition de Chine. Vous trouvez cette expédition honorable et belle, et vous êtes assez bon pour attacher quelque prix à mon sentiment ; selon vous, l'expédition de Chine, faite sous le double pavillon de la reine Victoria et de l'empereur Napoléon, est une gloire à partager entre la France et l'Angleterre, et vous désirez savoir quelle est la quantité d'approbation que je crois pouvoir donner à cette victoire anglaise et française.

Puisque vous voulez connaître mon avis, le voici :

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille du monde ; cette merveille s'appelait le Palais d'été. L'art a deux principes, l'Idée, qui produit l'art européen, et la Chimère, qui produit l'art oriental. Le Palais d'été était à l'art chimérique ce que le Parthénon est à l'art idéal. Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extra-humain était là. Ce n'était pas, comme le Parthénon, une œuvre rare et unique ; c'était une sorte d'énorme modèle de la chimère, si la chimère peut avoir un modèle. Imaginez on ne sait quelle construction inexprimable, quelque chose comme un édifice lunaire, et vous aurez le Palais d'été. Bâissez un songe avec du marbre, du jade, du bronze, de la porcelaine, charpentez-le en bois de cèdre, couvrez-le de pierreries, drapez-le de soie, faites-le ici sanctuaire, là harem, là citadelle, mettez-y des dieux, mettez-y des monstres, vernissez-le, émaillez-le, dorez-le, fardez-le, faites construire par des architectes qui soient des poètes les mille et un rêves des mille et une nuits, ajoutez des jardins, des bassins, des jaillissements d'eau et d'écume, des cygnes, des ibis, des paons, supposez en un mot une sorte

¹⁵ Une partie des objets rapportés par le général Cousin – Montauban furent présentés au château de Fontainebleau. « Ils remplirent trois salons » (De Castellane, p. 220).

d'éblouissante caverne de la fantaisie humaine ayant une figure de temple et de palais, c'était là ce monument. Il avait fallu, pour le créer, le long travail de deux générations. Cet édifice, qui avait l'énormité d'une ville, avait été bâti par les siècles, pour qui ? pour les peuples. Car ce que fait le temps appartient à l'homme. Les artistes, les poètes, les philosophes, connaissaient le Palais d'été ; Voltaire en parle. On disait : le Parthénon en Grèce, les Pyramides en Égypte, le Colisée à Rome, Notre-Dame à Paris, le Palais d'été en Orient. Si on ne le voyait pas, on le rêvait. C'était une sorte d'effrayant chef-d'œuvre inconnu entrevu au loin dans on ne sait quel crépuscule comme une silhouette de la civilisation d'Asie sur l'horizon de la civilisation d'Europe.

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'été. L'un a pillé, l'autre a incendié. La victoire peut être une voleuse, à ce qu'il paraît. Une dévastation en grand du Palais d'été s'est faite de compte à demi entre les deux vainqueurs. On voit mêlé à tout cela le nom d'Elgin, qui a la propriété fatale de rappeler le Parthénon. Ce qu'on avait fait au Parthénon, on l'a fait au Palais d'été, plus complètement et mieux, de manière à ne rien laisser. Tous les trésors de toutes nos cathédrales réunies n'égaleraient pas ce formidable et splendide musée de l'Orient. Il n'y avait pas seulement là des chefs-d'œuvre d'art, il y avait un entassement d'orfèvreries. Grand exploit, bonne aubaine. L'un des deux vainqueurs a empli ses poches, ce que voyant, l'autre a empli ses coffres ; et l'on est revenu en Europe, bras dessus, bras dessous, en riant. Telle est l'histoire des deux bandits.

Nous européens, nous sommes les civilisés, et pour nous les chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.

Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. Mais je proteste, et je vous remercie de m'en donner l'occasion ; les crimes de ceux qui mènent ne sont pas la faute de ceux qui sont menés ; les gouvernements sont quelquefois des bandits, les peuples jamais.

L'empire français a empoché la moitié de cette victoire, et il étale aujourd'hui, avec une sorte de naïveté de propriétaire, le splendide bric-à-brac du Palais d'été. J'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

En attendant, il y a un vol et deux voleurs, je le constate.

Telle est, monsieur, la quantité d'approbation que je donne à l'expédition de Chine.

VICTOR HUGO.

Dans une lettre écrite le 6 novembre 1850, il indique que « la paix est faite, faite et signée » (Traité de Pékin signé le 25 octobre 1860). Le corps expéditionnaire recule vers Tien-tsin, une partie restant dans les forts de Pei-hoi « pour assurer l'exécution du traité et recevoir les contributions de guerre exigées des Chinois » (p. 319). M. de Bourboulon¹⁶ est annoncé pour une installation à Tien-tsin ou même à Pékin.

Ce qui est enfin impressionnant dans ces recherches sur la marine de Napoléon III est le temps passé en mission loin de son domicile. De nombreuses années s'écoulaient avant que notre Officier puisse

¹⁶ Ministre plénipotentiaire de la France (p. 323)

rentrer chez lui. Battesti confirme cette observation : « tout au long du Second Empire, les officiers de marine naviguent beaucoup pour répondre aux besoins engendrés par la guerre d'Orient, la multiplication des opérations Outre-mer ». Elle affirme que cette exigence est à l'origine d'un profond malaise que l'on perçoit souvent entre les lignes dans les lettres de De la Marck, en particulier la lenteur de l'avancement de grades ou la remise de décorations qui se fait attendre pour les marins habitués aux missions de soutien et non pas présent directement sur le terrain d'opérations où se forge la gloire (et plus encore la souffrance). Ainsi elle écrit : « les marins sont employés sans relâche au service pénible et obscur des transports militaires sans compensation d'aucun genre : « ni l'enivrement du combat, ni les joies de la victoire » (Battesti, p. 355), citant dans les derniers mots le Prince de Joinville à qui la marine française doit tant.

Enfin, quels enseignements peut-on tirer pour la France ?

« Un sérieux mécompte » affirme Battesti (p. 855). En plus de Hong Kong déjà sous son contrôle, le Royaume-Uni reçoit Kowloon situé à côté de Hong Kong. La France ne reçoit rien : le baron Gros, plénipotentiaire français, « s'est heurté au veto de l'alliée britannique plus que jamais hostile à l'idée de voir la France détenir en Chine une base navale » (Battesti, p. 855). Ce qui est, *in fine*, peut-être une bonne chose.

La France, par cette campagne de Chine, a failli aussi perdre la Cochinchine et Saigon car, durant la campagne de Chine, des troupes avaient été prélevées de Saigon, qui fut violemment attaquée par exemple par plus de 2 000 Annamites le 3 et 4 juillet 1860. La garnison, sous le commandement remarquable de D'Ariès, ne dut son salut qu'au courage du millier de soldats et marins présents sur place (dont 200 espagnols). Selon Battesti (1860, p. 884), l'arrivée in extremis de renforts sauva la petite garnison de l'anéantissement, encerclée et asphyxiée par près de 12 000 annamites.

Bibliographie

« Lettres d'un marin : extraits recueillis pour ses enfants de la correspondance intime de Eugène de Monet de la Marck, capitaine de frégate, officier de la légion d'honneur, 1849-1867, Imprimerie d'Auguste Hérissey, Evreux, 1871.

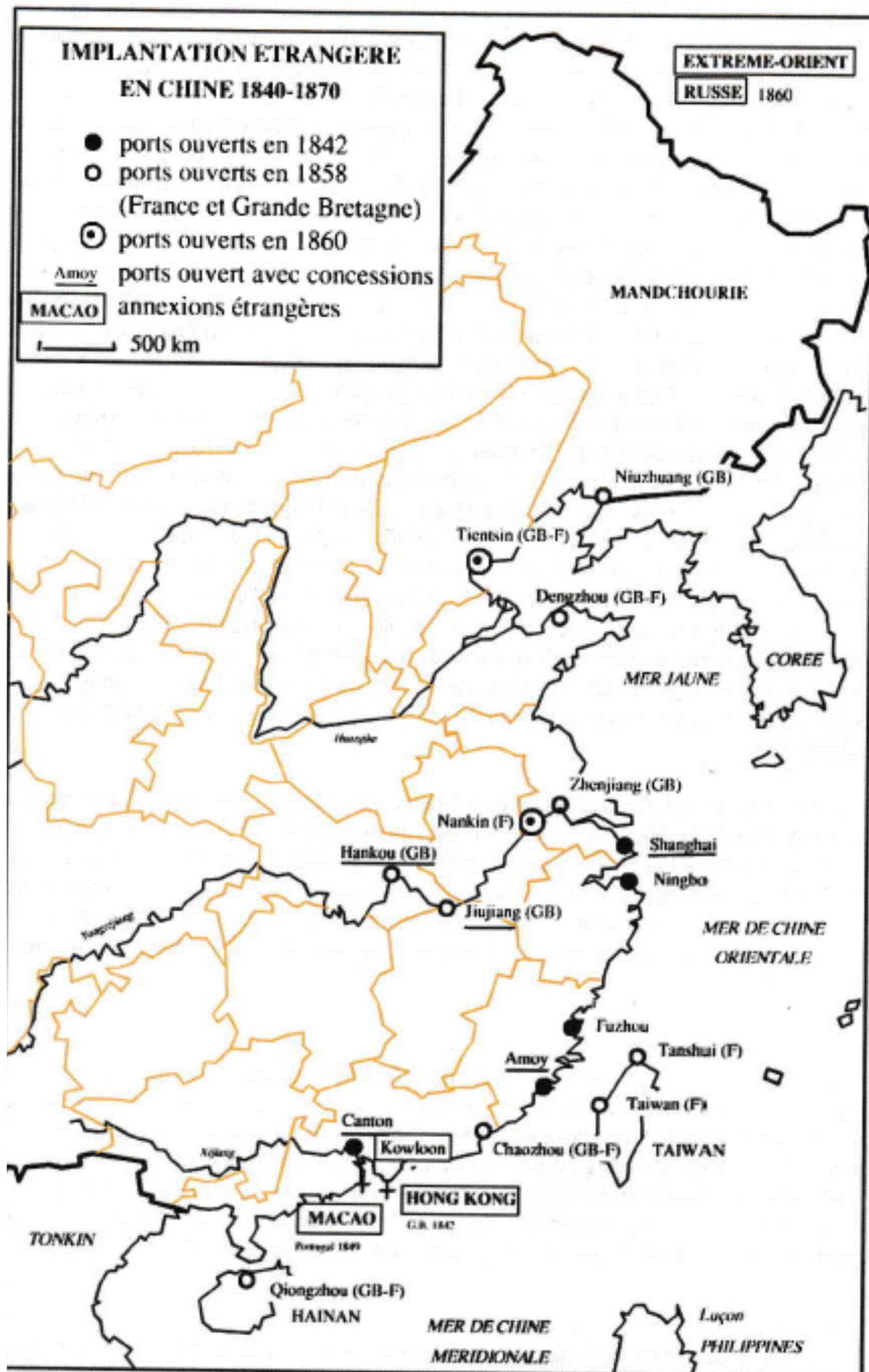
Battesti Michèle, La marine de Napoléon III, service historique de la marine, 1997 (thèse)

Site internet sur la flotte de Napoléon III (2019) : <http://www.dossiersmarine.org/>

Prince de Joinville, Etudes sur la marine, Paris, Michel Levy Frères, 1859

Pauline de Castellane, Journal (1855-1894 : mémoire d'une aristocrate entre Paris et Berlin, Edizione Di Storia E Letteratura, Roma 2014 (p. 219-220).

Annexe 1 : ouverture des ports chinois (Battesti, p. 815)



Annexe 2 : progression du corps expéditionnaire vers Pékin de août à octobre 1860 (Battesti, p. 853)



Figure LXIX. – *Itinéraire des armées alliées en Chine (août-octobre 1860)*